

qui, ayant le talent de faire de l'argent, montrent des aptitudes supérieures pour le dépenser ?

Ceux qui en réalité méritent cette flatteuse épithète doivent être qualifiés de nigauds par leurs brillants camarades.

Sur la route de chacun comme sur le chemin de Damas, la Providence a placé l'ange du salut. C'est un amour simple et vrai qui attire, qui séduit en eux ce que la jeunesse a laissé de pur et de droit.

Ceux qui comme Saul obéissent à la grâce et se marient tout bonnement, comptant sur le secours de Celui qui donne aux petits des oiseaux la pature ; sur le bon sens et le dévouement de celle qu'ils épousent, mais surtout sur leur travail et leur courage, voilà, à mon sens, les "bons partis," tout pauvres qu'ils sont.

Quand les autres s'écrient que la vie devient bien dure ! qu'on ne peut plus songer à se marier, que les jeunes filles sont trop exigeantes, et qu'il faut trop d'argent pour se mettre en ménage, il entre plus d'égoïsme que de prudence dans leur déclamation.

Ils ont peur des privations pour eux-mêmes. Le luxe, ou, pour mieux dire, le gaspillage, leur est devenu une seconde nature. L'idée de se réformer les épouvante. Le bonheur leur semble acheté trop cher du prix de quelques sacrifices. Ils y renoncent sans trop de peine au moment où ils tiennent toutes les compensations du plaisir. Cette résignation fatale est la première punition de leur endurcissement.

Tant d'erreurs ont pour point de départ ce principe faux adopté de bonne heure :

Que la fréquentation des salons et la nécessité de faire face à toutes les obligations sociales constituent une taxe fort onéreuse pour un jeune homme un peu répandu.

De la Condition Privée de la Femme.

Je viens aujourd'hui offrir aux lectrices du COIN DU FEU une petite étude qui, toute savante qu'elle paraît, ne me laisse que fort peu de mérite, puisque je leur sers quelques notes, fruits de lectures diverses sur un sujet justement fait pour intéresser toute femme sérieuse.

Ce travail sommaire sur la condition privée de la femme a pour objet l'étude d'usages, de mœurs

Voilà le premier prétexte qui les jette dans cette "vie de garçon" dont les exigences moins avouables deviennent beaucoup plus considérables.

Le seul article de ces libations intelligentes, l'innocent échange de cocktails et arrosage continu de gosiers amis, coûtent à quelques-uns, régulièrement : quatre ou cinq piastres par jour.

Il n'en faut pas davantage pour faire vivre confortablement toute une petite famille ; pour assurer aussi un bonheur plus paisible et plus sûr, de précieux dévouements pour "plus tard."

Ce "plus tard," pauvres Sauls, c'est le moment où vos fidèles compagnons des jours heureux sont devenus chauves comme vous, distraits comme vous d'une vieille amitié, par le soin d'une goutte qui ne fait que croître et embellir chaque jour et dont les douceurs sont les dernières qu'ils partagent encore avec vous.

Ne vous moquez pas de cet âge malheureux plus précoce et plus terrible pour ceux qui l'ont insollement bravé que pour les honnêtes gens.

C'est quand le rhumatisme et la paralysie vous cloueront solitaires sur votre chaise d'invalides que vous reconnaîtrez le néant de certaines amitiés et apprécierez la parole de l'Esprit-Saint : *Malheur à celui qui n'a au cœur de lui pour le consoler et le soigner que des mains d'hommes.*

En finissant par cet assaut sur la corporation des vieux grecs, j'ai le sentiment de ne m'être pas écartée de mon sujet, puisque, de tous les luxes, le célibat est le plus coupable.

A mes jeunes amies et — si elles ne me trouvent pas trop audacieuse — à leurs mères je soumettrai dans un prochain chapitre quelques remarques les concernant.

Marie Vieuxtemps.

et de lois qui ont fait à la femme une place déterminée dans la famille et dans la société.

Le cadre restreint que je me suis tracé ne laisse place que pour les grandes lignes. Je dois ainsi supprimer dans l'intérêt du lecteur des détails souvent arides et ennuyeux pour l'imagination.

Que les gais minois des jeunes filles ne s'assombrissent pas, car nous nous garderons des pro-